



Margarita Guarderas

7 poèmes

TOCOPILLA

Le salpêtre blanchit sur la rive,
luit plus fort sur les barcasses pleines
qui déchargent sans arrêt, du matin au soir,
alors que le paquebot, noir comme un cormoran,
avale sa pâtée, bouchée après l'autre.
Que l'on puisse regarder ainsi, incessamment
à l'horizon, lorsque le tangage augmente
quand la mer écume en bas, lèche la quille.
Ligne bleue sur la côte blanche, à suivre
à travers le temps, les masques, les trêves.
L'odeur saline revient avec le roulis constant,
le vrombissement rythmique des moteurs au loin,
une fumée grise vole en l'air, périodiquement,
teinte seulement l'image désormais,
celle qui scrutait, ne quittait jamais le pont,
le front contre la barre, vogue ailleurs,
dans un voyage étrange, sans oiseaux
ni mâts, espère vaguement, n'attend pas,
cherche le sillage dans sa tête, l'a parfois.

VENT À LA GONZALEZ SUAREZ

Siffle le poème-poignard, monte anxieux
de la vallée vert foncé jusqu'aux fenêtres.
Par les fissures le froid grince, rappelle
celui d'autrefois, Trieste aux doubles vitres
lorsqu'on voulait tellement rentrer, l'hiver,
en Ecuador, voir ses montagnes, son plateau,
les êtres silencieux, la couleur des ponchos,
des patios blancs, l'hacienda, le baroque d'or.
Le temps a filé avec le vent d'alors,
on se retrouve avec d'autres, ailleurs,
la douce Estefanía, Pallina, son chien,
le reflet du miroir dit bien maintenant
la bouche dessinée par Henri Thomas,
les beaux cheveux et les tristes yeux.

PIAZZALE

Par ce beau soir illuminé
le temps plane longtemps,
survole les têtes à la barre.
Le tintement des fourchettes
va avec l'enseigne du dehors,
Hungaria, bleu-clair, luit au néon,
envoie ses lueurs aux verres.
Le reflet du square compte peu
à l'intérieur, on y puise l'or
autrement, sur le ton des bières.

MONT-SAINT-MICHEL

Marée luisante, basse, délavée, mais
voyager jusqu'à Rennes, Jacinto, Pablo,
revoir Henri Thomas, à l'heure fixée,
le Mont, beau, un parking pour attendre
promenade au village, seulement hâte d'aller,
de retrouver ses mots, les petits carnets,
de marcher en hiver, près du manteau bleu,
des mots lancés au hasard, ce regard changeant,
le temps, avec lui toujours dans le devenir :
« Mais ta toux, soigne-toi », Et c'est déjà trop tard,
soir au seuil de l'hôtel, le temps de caresser
Pablo tendrement, d'aller, Claudine, le chat.

CHAMBRE BLEUE

Comme au bleu changeant des rideaux,
le ciel d'ailleurs emplit chaque objet,
le plafond clair, les minuscules fleurs,
ramenées de loin, la page s'entrouvre
pour ces mains disparues sous terre.
Rien n'approche les mots, la poésie vécue,
autant que ces journées d'attente disparues
avec la chambre, avec l'ordre précis, l'amour
de chaque symbole, des images sur la table.

CAFFÈ DEGLI SPECCHI

La voix dit, et l'odeur aussi, tabac,
le verre, sa lueur la Tuborg
cette main qui la saisit toujours.
Que fait-on, ici, porte soleils, êtres,
pour ramener, pour voir
dans le noir profond des têtes,
les couleurs, l'angoisse, les ciseaux,
quel est l'ordinateur dont se sert,
le laissez-passer l'éclat enseveli.

COULOIR DU WALDORF

Voyage à New York, prétexte suit,
manœuvres se succèdent, il faut payer
ses fautes, comment, mais dans l'ample
couloir, un beau Noir décontracté, veste
en cuir, vous lance ce long hello, sourit,
la réponse est courte, dit oui, vous
êtes aussi beau, élégant, un détour de tête,
et plus jamais savoir, ne pas s'arrêter,
savoir que c'est l'homme qu'on devait
pas de questions, pas un seul mot,
la couleur pistache de la moquette,
des fleurs, le jaune, du blanc, un peu.

Margherita Guarderas est née en 1950 à Quito. Elle a vécu au Chili, en Équateur, en France, en Italie... Longue correspondance avec Henri Thomas et Octavio Paz. Elle a publié, outre en revues (*Sud*, *Le Mâche-Laurier*), *Quito* (Obsidiane, 1998), et a traduit le poète équatorien Alfredo Gangotena.